

CHANGEMENTS CULTURELS ET PETITE ENFANCE

Aldo NAOURI

Le Lundi 9 février 2009

14h30-16h30

Hôpital Européen Georges POMPIDOU
(20 rue Leblanc - 75 015 Paris)

Service du Pr. Silla CONSOLI

I - INTRODUCTION

Aussi loin qu'on puisse la remonter, l'histoire des cultures témoigne de la place qu'elles ont donnée et du style qu'elles ont imprimé à l'éducation.

Il semble en effet depuis toujours avoir paru essentiel

- pour le maintien,
- l'équilibre
- ou la progression des sociétés,
 - o qu'elles trouvent,
 - o qu'elles inventent
 - o ou qu'elles mettent en place des règles précises destinées à intégrer les générations montantes au milieu dans lequel elles auront à vivre.

II – SURVOL HISTORICO-ANTHROPOLOGIQUE

Les plus fiables et les plus nombreux des documents existant montrent par exemple les oppositions radicales qui ont existé entre

- le modèle éducatif spartiate, terrien
- et son pendant athénien, maritime.

Le premier, héritier direct du modèle égyptien qui avait eu cours pendant des millénaires, imposait aux enfants, dès leur plus jeune âge et jusqu'à leur quinzième année, une discipline de fer et des mesures dissuasives destinées à leur interdire absolument l'accès à tout ce qui pouvait, d'une façon ou d'une autre, nuire au bon fonctionnement de la société dans laquelle ils allaient vivre.

Le second prônait, lui, tout le contraire, estimant que l'enseignement le plus profitable était celui de l'expérience – rien ne crée une aussi grande défiance du feu que d'avoir touché la braise ! Ainsi, de manière à les en dissuader, les enfants étaient-ils délibérément exposés aux dangers de ce qui les dépasse. Ils étaient invités à boire autant qu'ils le voulaient dans les banquets pour apprendre à ne jamais être saouls plus tard, comme à avoir des relations homosexuelles pour pouvoir plus facilement s'en détourner.

Si on se réfère par ailleurs à la quantité considérable de documents que l'ethnologie a collectés à la surface du globe au cours du siècle écoulé, on découvre des comportements éducatifs qui auraient tout lieu de choquer notre vision occidentale du monde.

Comment pourrions-nous en effet intégrer le fait que chez les Baruyas¹ de Nouvelle Guinée, les garçons soient tenus, entre trois et seize ans, de passer leur journée dans une maison commune à pratiquer des fellations sur leurs aînés ou leurs contemporains ?

Et comment pourrions-nous imaginer une raison quelconque à l'existence des Gothuls², ces établissements qui ont longtemps existé dans pratiquement toute l'Asie du Sud-Est et en Indonésie et où les enfants des deux sexes devaient, dès leur plus jeune âge, avoir des rapports sexuels avec tous leurs congénères à l'exception de leur promise ou de leur promis.

Nous ne partageons pas en effet avec les Baruyas la croyance qu'il est impératif, pour avoir beaucoup de sperme et s'assurer ainsi une fécondité correcte, qu'un garçon en absorbe le plus possible au cours de son enfance. De même ne pourrions-nous pas envisager d'importer chez nous, qui parlons de « sévices sexuels » même quand cela se passe entre enfants, le modèle des Gothuls.

Pourtant cette prise en charge singulière de la génitalité, dès le plus jeune âge, se trouve inscrite dans un projet sociétal toujours parfaitement cohérent avec les objectifs des sociétés où elle avait cours et les déterminants de l'aire géographique environnante. De ces dispositions qui nous surprennent, Françoise Héritier écrit qu'« elles ne procèdent pas plus d'une improvisation qu'elles ne concèdent au libertinage, à la licence, ou à l'émancipation des individus. Elles se révèlent, bien au contraire, avoir une fonction³ ».

C'est à l'intérieur des limites de ces discours extrêmes comme de ces discours exotiques que s'inscrit la quantité considérable des autres discours qui se sont tenus sur l'éducation.

L'un d'entre eux n'en est pas exactement un. Il l'est cependant par ce qui se dégage du texte narratif qui en traite dans le Pentateuque.

Le livre de l'Exode, qui rapporte l'incident du Veau d'Or, décrit en effet les conclusions et les dispositions qu'en tire Moïse. C'est l'éducation reçue dans l'enfance par ce peuple à peine sorti d'Égypte qui en a été responsable. Et comme cette éducation sera à n'en point douter impossible à amender ou à corriger, il faudra attendre que meurent tous les individus qui en ont bénéficié. Ce qui laissera le temps de rééduquer la génération montante, c'est à dire de l'éduquer d'une manière radicalement différente et dans une perspective compatible avec le projet hébraïque. En édictant en particulier une quantité considérable d'interdits et en tenant un discours qui ne cessera pas de rappeler à chacun aussi bien ses limites que l'importance de l'autre. Le peuple sera traité en l'occurrence exactement comme un enfant dont on veut faire un adulte de qualité. Et ce n'est que lorsqu'il aura acquis les qualités requises qu'il sera digne d'entrer en Terre promise

Ce texte a dû influencer pratiquement tous les discours qui se sont tenus par la suite à propos de l'éducation dans notre univers occidental. Et ce, même si la philosophie, héritière de la pensée grecque, a continué d'y apporter son propre éclairage. Si le contenu du *Télémaque* de Fénelon est, sur le fond, sensiblement différent de celui de l'*Émile* de Rousseau, c'est seulement en raison du fait que l'auteur du second y aura introduit des nuances venues de sa conception de l'Être suprême. Car, sur le fond des choses, l'un comme l'autre demeurent les tenants de ce qu'on stigmatise communément aujourd'hui sous l'appellation de « morale judéo-chrétienne » fondée sur une cascade d'autorités qui va de la divinité au roi et du roi au père – trois instances dont il est dit que plus personne enfin ne veut entendre parler.

¹GODELIER, Maurice : *La production des Grands Hommes : Pouvoir et domination masculine chez les Baruyas de Nouvelle Guinée*, Fayard, Paris, 1982

²ELWIN, Verrier : *Maisons des jeunes chez les Muria*, Paris, Gallimard, 1959

³HERITIER, Françoise : *Adolescence et sexualité; Le groupe familial*, n° 73, oct.1976

Sereinement athée, classiquement démocrate et banalement hétérosexuel – ce qui a fait de moi un père –, j'avoue ne pas m'être beaucoup éloigné de cette ligne, ni dans l'éducation de mes propres enfants, ni dans l'ouvrage⁴ que je viens de consacrer à ce sujet.

Il est vrai que la psychanalyse m'a beaucoup aidé à assumer mes choix en la matière.

Mais ai-je le droit de m'en autoriser, quand elle n'est pour certains qu'une supercherie réactionnaire ?

J'y reviendrai.

Parce que ce que je voudrais dégager de cette approche, et qui me semble apparaître déjà assez clairement, c'est que les modèles éducatifs :

- sont toujours forgés à partir des opinions et de la vision du monde à laquelle adhèrent les sociétés au sein desquelles ils ont cours,
 - o Le prénom du petit chinois
 - o Le couteau sous l'oreiller
 - o Le mauvais œil (Corse)
 - o Les grigris
- qu'ils ne visent à rien d'autre qu'à préparer les enfants aux sociétés dans lesquelles ils auront vivre.
 - o L'histoire nippo suédoise
- qu'à l'inverse de ce qu'on laisse souvent entendre, aucun d'entre eux ne peut prétendre
 - o s'appuyer sur le moindre substratum objectif,
 - o être parfait ou meilleur qu'un autre
 - o et encore moins se tenir à l'écart d'une idéologie !

Voilà qui, dit ainsi, pourrait paraître à certains rapide et surtout contestable.

Dans la mesure où on pourrait m'opposer par exemple

- que les sociétés sont composites,
- qu'elles ne sont pas du tout figées,
- qu'elles sont mouvantes,
- qu'elles sont dynamiques
- et qu'elles sont souvent traversées par des courants qui les font évoluer quoi qu'elles veuillent ou fassent.

C'est vrai et j'en conviens d'autant plus volontiers que je ne suis sociologue en aucune façon.

Je me permettrai néanmoins de souligner la grande variabilité des dynamiques et des vitesses de cette évolution qui sont toujours mise en avant.

Il est prudent de l'admettre à l'heure où l'on voudrait croire que la mondialisation serait destinée à effacer les différences et à uniformiser le monde sous le dais de nos valeurs occidentales !

S'il est vrai que les Gothuls se sont faits plus rares et que les Baruyas ont sensiblement modifié leurs manières de faire sous l'influence des missionnaires, on se doit de reconnaître que ces modèles ont tout de même traversé des siècles et des millénaires sans se remettre en cause à aucun moment.

Si, pour prendre un autre exemple, notre monde occidental a fait une campagne relativement efficace contre l'excision, je n'en ai pas moins rencontré il y a peu de temps un père malien pourtant né en France et culturé qui m'a déclaré un jour dans un magnifique lapsus : « Cette année je pars en vacances au pays pour *exiger* mes filles ».

⁴ NAOURI, Aldo : Éduquer ses enfants. L'urgence aujourd'hui, Paris, Odile Jacob, 2008

Le même monde n'a-t-il d'ailleurs réussi, soit dit en passant, à dissuader les Talibans de détruire les Bouddhas de Bammyan ou à les amener, eux et tant d'autres, à interroger l'ensemble de leurs options ?

III – MA PROPRE INTERVENTION DANS CE DOMAINE

Il s'avère qu'en raison d'une évolution, que j'ai jugée inquiétante, dans l'éducation des petits enfants, j'ai cru devoir intervenir dans ce débat. En publiant un ouvrage où j'ai insisté sur l'urgence des mesures à prendre.

Je l'ai fait – détail aggravant et qui m'a valu les seules critiques que j'ai reçues mais violentes et acerbes –, je l'ai fait, disais-je, en privilégiant un modèle familial « père, mère, enfant »

- dont on ne cesse pas de dénoncer les prétendus méfaits
- et de le déclarer obsolète,
- alors même qu'il continue, tout comptes faits,
 - o d'être celui de près de 90% de la population de notre pays,
 - o et ce, même en prenant en compte les divorces et les familles recomposées.

Pourquoi ? Et de quoi je m'autoriserais pour le faire ?

D'abord et avant tout, parce que je l'ai toujours fait, et avec d'excellents résultats, au sein de ma clientèle.

Parce que j'ai pris soin à cet effet de m'informer des sciences humaines (psychologie, psychanalyse, anthropologie, linguistique) susceptibles de m'aider à affiner ma réflexion et à asseoir mon argumentaire.

Parce que médecin de l'enfant, j'ai accumulé un savoir considérable

- sur son anatomie,
- sa physiologie,
- sa réactivité,
- son évolution
- et sa pathologie.

Toutes choses qui m'ont souvent permis de lire dans les manifestations de son corps autant de signes que je pouvais en recueillir dans ses expressions ou dans le discours de ses parents.

Parce que mon expérience en la matière est loin d'être négligeable, pour ne pas dire qu'elle est considérable, si on en juge à mes 6 à 7000 consultations par an pendant près de 40 ans, au cours desquels j'ai rencontré 4 à 500 familles nouvelles par an.

Parce que j'ai eu le loisir d'expérimenter ainsi les résultats probants que j'ai recueillis dans un large suivi longitudinal dont je ne pense pas qu'on puisse en trouver d'équivalent.

Et, enfin, parce que j'ai tout lieu d'être fier des résultats que j'ai récoltés.

J'ajouterais encore un commentaire à ces informations d'allure défensive.

Je n'ai pas cessé, tout au long de ma carrière, de réfléchir à ce problème de l'éducation en travaillant sur la dynamique et les mécanismes des relations intrafamiliales. J'ai publié régulièrement des ouvrages sur le sort qui leur était fait et sur les dangers que couraient nos sociétés à céder, comme je les voyais faire, aux sortilèges de la facilité. Si j'ai dérogé, avec ce dernier ouvrage, à mon abord indirect habituel de ce problème et que j'ai décidé d'attaquer le sujet de front, c'est en raison de la survenue d'un symptôme inquiétant dans l'évolution de nos dites sociétés.

Ce symptôme, j'ai choisi de le traiter en médecin, c'est à dire

- de le relever,
- de l'analyser,
- de tâcher de le comprendre,
- d'en détecter la cause
- et d'en proposer un traitement.

Ce symptôme, c'est le Haut Comité de l'Éducation qui l'a apporté sur un plateau dans son rapport de septembre 2007, et il a été largement repris par la presse qui en a fait ses accroches : 40% des enfants entrant en 6^{ème} ne maîtrisent ni le langage écrit ni le calcul.

40%, c'est à dire 4 sur 10, soit presque 1 sur 2 !

J'aurais bien sûr pu tirer moi-même une sonnette d'alarme équivalente en attirant l'attention sur l'évolution exponentielle récente du nombre de rééducateurs de toutes sortes. Ne témoigne-t-elle pas en effet à elle seule de l'accroissement considérable de la demande ? Mais qui m'aurait entendu ? Et mon intervention aurait-elle jamais eu la force et la portée du constat d'une instance étatique tout à fait neutre ?

Que s'est-il passé pour qu'on en soit arrivé là ?

Jamais le budget de l'Éducation nationale n'a été aussi élevé : il n'est donc pas question, quoi qu'en disent les mauvais coucheurs, de mettre le fait sur le compte d'un problème de moyens.

Les enseignants ne sont pas non plus à mettre en cause : ils sont mieux formés qu'autrefois.

Quant aux programmes, s'ils ont été modifiés, ils l'ont été plutôt dans le sens de l'allègement.

Que reste-t-il ?

Les enfants !

Ces enfants avec lesquels tous les enseignants déclarent avoir des problèmes parce qu'ils seraient passés du statut d'élèves à celui de clients qui, de surcroît, n'auraient plus le goût d'apprendre et encore moins d'accomplir des efforts.

IV – RETOUR AUX UNIVERSAUX

Je me suis longuement penché sur les différents éléments que m'ouvrait ce diagnostic de la cause.

Toujours en médecin, bien entendu, et en ne me fiant qu'aux universaux.

Toujours en médecin, qui sait l'extraordinaire solidité de l'enfant, la richesse de son potentiel et la vigueur de sa dynamique.

Mais aussi en médecin qui a appris, aussi bien sur le tas que par ses incursions extra-pédiatriques, que cet enfant est, par définition

- un être neuf,
- un être malléable, c'est-à-dire recevant le monde tel qu'il lui est présenté et comme vérité tous les messages émis à son endroit,
- un être dans l'incapacité de discriminer le bon du mauvais et de faire les choix qu'on lui attribue
- et, par dessus tout, un être qui a une confiance aveugle en sa mère au point de lui être loyal en toute circonstance et quoi qu'elle lui demande.

Le médecin que je suis ne peut en aucune façon, autrement dit, mettre sur le compte propre de l'enfant ce qu'il manifeste ou le devenir dans lequel il s'inscrit.

L'enfant n'est rien d'autre que ce qu'en fait son environnement au sein duquel trône, dans sa majesté, sa mère.

Pendant longtemps il est en effet impossible de les séparer, et c'est flagrant. Mais quand ça ne l'est plus, ça le reste quand même. Ils continuent pendant la vie entière de rester étroitement attachés l'un à l'autre, même si la discrétion, l'orgueil, la morgue ou le panache interdisent, à l'un comme à l'autre, de le reconnaître et encore moins de l'avouer.

Il n'y a là strictement rien d'anormal.

Il n'y a même là que du physiologique, de l'intemporel, de l'universel.

Parce que c'est la conséquence de la grossesse.

Le séjour intra utérin

- n'est pas seulement non neutre,
- il est déterminant !

Il se noue en effet entre le fœtus et la mère une relation à nulle autre pareille.

Le cerveau sensoriel fœtal en construction va enregistrer dès la 20^e semaine de grossesse des afférences toutes venues du corps maternel. Si bien que, lorsqu'il vient au monde, un nouveau-né est capable de discriminer et de reconnaître entre toutes

- l'odeur de sa mère,
- sa voix,
- sa manière de porter,
- de bouger
- et jusqu'au goût des aliments qu'elle aime.
- Et, alors même que, du fait de l'obscurité intra utérine, son aire visuelle n'a recueilli aucune donnée il lui faut à peine 8 heures en sa présence pour la reconnaître sur photo.

Il se trouve donc doté de ce que j'ai appelé un « alphabet élémentaire » qui ne lui permettra pas seulement d'avoir immédiatement avec sa mère une relation extrêmement fiable, mais qui réfractera pour lui, sa vie durant, tout ce qu'il aura à enregistrer.

Il est facile de comprendre à partir de là, la place qu'elle va occuper pour lui et en lui.

Et ce d'autant que, sous la forme d'un lien transnatal, les afférences avec lesquelles il est venu à la vie ne cesseront pas d'être entretenues et investies à hauteur des bénéfices qu'apporteront, à lui et à elle, le nourrissage et les soins.

Tout cela, les mères l'ont toujours su.

On les plaignait et on les disait folles quand elles prétendaient que leur tout petit bébé les reconnaissait. Elles laissaient dire, sachant être dans le vrai. Il faut reconnaître qu'elles ont eu le triomphe modeste quand la science a confirmé leur perception. Mais quel raffut n'a-t-on pas fait autour de ces révélations ! La divinité de l'enfant a été élevée à sa propre puissance. Je prétends que ce raffut a été un des facteurs qui a contribué à installer cette dérive que j'ai appelé « l'infantolatrie »

Il est vrai que ces informations sont émouvantes dans ce qu'elles apprennent sur la force et l'organisation du vivant. Et que l'envie de les investir se comprend dans une époque où la culture de la mort semble avoir tellement pris le dessus qu'on combat la dérégulation qu'elle entraîne et l'angoisse qu'elle génère par l'exercice de la maîtrise et la tentation de la toute puissance.

Cela se perçoit dans les débats autour des cellules souches. Ces cellules capables de se transformer en cellule de n'importe lequel des tissus sur lequel on les greffe, sont dites

totipotentes. Elles fascinent. Tout comme l'enfant neuf avec son potentiel. Si bien qu'on a déplacé sur eux l'investissement dont la transcendance ou le divin avaient jusque-là été l'objet.

Mais il y a une autre information de nature biologique et qui concerne la grossesse. Cette information, d'une importance aussi considérable que la précédente, a été accueillie dans l'indifférence, et est passée quasiment sous silence.

Elle concerne le placenta et le cordon ombilical.

Je rappellerai que le placenta est cet organe ait de deux sacs sanguins en contact, l'un maternel, l'autre foetal séparés par une membrane au travers de laquelle transitent l'oxygène, tous les nutriments dont a besoin le fœtus et tous les déchets dont il doit se débarrasser. On sait la place que lui ont donnée comme « double » un certain nombre de psychanalystes dont Françoise Dolto.

En 1984, un biologiste allemand, Davos Solter, fait la démonstration que la fabrication du placenta et du cordon ombilical est sous la dépendance de gènes spermatiques. C'est une des contributions jusque là inconnue du père à la grossesse. Or, quand on sait que le placenta protège le corps de la mère de la toxicité du fœtus, et qu'il protège ce dernier de la mort que lui infligerait la mère, cette contribution devient essentielle ! Et il n'y a rien d'exagéré à y voir, ainsi préfigurée, la fonction d'interposition que les cultures ont confié au père dans la relation qu'entretiennent mère et enfant.

Or, moi-même, qui suis curieux et qui me documente beaucoup, je n'ai appris cela qu'en 2006, soit 22 ans après la publication de la découverte ! Depuis, à chaque fois que je suis dans des congrès et que je rencontre des médecins, je les interroge sur ce point. Personne n'est au courant. Étrange, non ?

Étrange, mais certainement pas l'effet du hasard.

Car les mêmes mouvements profonds de nos sociétés qui ont « démissionné » le père avaient tout intérêt à mettre l'enfant au sommet de la pyramide familiale, encourageant la mère à tisser autour de lui un utérus virtuel extensible à l'infini, à se faire sa vestale et à le combler de toutes les manières possibles. Toutes choses à quoi la porte sa propension profonde.

Or, quand on prend acte, comme le dit Lacan au détour d'une phrase dans son séminaire sur le fantasme⁵, que « ... c'est de l'imaginaire de la mère que va dépendre la structure subjective de l'enfant », on peut regretter que cette mère ait été encouragée à laisser se déployer son imaginaire sans tenir le moindre compte de la manière dont le père pourrait tempérer ce que je viens d'appeler sa propension.

Ça donne quoi ?

Une mère qui, même si elle travaille et fait carrière, n'a pas d'autre souci que de faire de son enfant le centre de son monde et l'insigne de sa gloire – ce qui est plus facile à comprendre que de dire : son phallus !

Et quelles sont les conséquences d'une telle disposition ?

Inquiétantes. Parce qu'elles expliquent à elles seules que l'enfant ne puisse pas faire autrement que de s'aliéner au principe de plaisir, d'estimer que tout lui est dû, et de se détourner de l'effort.

Mais cela va beaucoup, beaucoup, plus loin encore.

⁵ LACAN, Jacques : Séminaire La logique du fantasme, 16 novembre 1966

Car nous savons que cet enfant, qui vit en relation étroite avec sa mère, s'imagine jusqu'au dernier trimestre de sa première année, qu'il n'est rien d'autre qu'un morceau de cette mère.

Quand, parvenu au stade du miroir, il prend acte de son existence propre et comprend qu'il est coupé du corps de sa mère, il va vivre son immaturité sur un mode différent de la manière dont il la vivait auparavant. Il lui arrivera d'avoir inopinément besoin du secours de sa mère et de ne pas pouvoir l'obtenir sur le champ. Ces défaillances maternelles récurrentes, qui étaient jusque-là assez bien supportées mais qui deviennent insupportables, sont d'une importance capitale. Elles finiront par mettre en lui l'embryon d'une idée brumeuse angoissante de la mort en même temps que la conscience de l'écoulement du temps – là aussi c'est plus simple à dire qu'« angoisse d'abandon » annonciatrice d'« angoisse de castration » !

La conclusion à laquelle il va arriver, c'est que sa mère, qui l'aide si bien à vivre, pourrait à son seul gré ne plus le faire. Il lui confère aussitôt un statut de toute-puissance qu'il n'est pas de sitôt près de remettre en cause. Cela va le conduire à prendre en main son propre destin et à choisir une stratégie de défense qui lui fera dresser contre elle sa propre toute-puissance. C'est une période qui dure jusqu'à la fin de la troisième année et au cours de laquelle il s'essaiera avec une énergie épuisante aux caprices et à l'opposition.

Il n'est pas difficile de comprendre que si sa mère cède à tous ses caprices, elle le confortera d'autant dans sa croyance et l'engagera à ne jamais renoncer à l'exercice de sa propre toute-puissance. On l'en trouvera parasité tout au long de sa vie, aussi bien à l'adolescence qu'à l'âge adulte.

Et ce ne sera jamais, après tout, qu'un demi mal. Parce que, pour peu qu'il rencontre une circonstance favorisante, il versera la tête la première dans la perversion. « À mère sainte, fils pervers » professait Lacan.

De fait, sa mère ne parviendra à éventuellement le détromper que si elle fait preuve d'autorité et qu'elle le remet à la seule place qui doit être la sienne.

Mais, qu'elle y parvienne ou pas, l'enfant estimera, en vieux routard qu'il est devenu, devoir parfaire sa stratégie de défense.

Il le fera en optant pour la conduite dite œdipienne.

L'œdipe n'a pas d'autre explication.

Et moi qui suis toujours parvenu à trouver des explications téléologiques aux dispositifs anatomiques comme aux mécanismes physiologiques, je ne vois pas pourquoi je ferai autre chose de cet événement de la sphère affective.

C'est une stratégie. Admirable et très intelligente de surcroît.

Elle est directement efficace pour le garçon, happé par l'hétérosexualité de sa relation à sa mère. Et elle finit par le conduire à remplacer la peur de sa mère par la peur de son père.

Elle l'est bien moins chez la fille qui, réduite à faire de son père un allié protecteur, redoublera au lieu de la liquider la peur qu'elle a de sa mère.

Étant entendu, évidemment, que toutes ces stratégies sont profondément influencées par la manière dont y réagissent les parents.

C'est ce qui explique la teneur et surtout la pertinence de la réponse que fait Freud à Marie Bonaparte lors de leur fameux échange de 1931.

Elle l'interrogeait sur : « ...les mesures éducatives susceptibles de prévenir les névroses », et elle s'est entendu répondre : « De quelque façon qu'on s'y prenne, on s'y prend mal ».

Il serait illusoire, prétentieux et même dangereux de croire qu'il puisse en être autrement.

Et combien souvent n'ai-je pas dû rassurer un public qui m'interrogeait sur la nécessité éventuelle de faire une analyse avant de décider de devenir parent ! Je témoignais, qu'à cet

égard et dans mon expérience, les parents psychanalystes dont j'ai eu à suivre les enfants n'étaient pas mieux lotis que les autres !

Parce que les névroses que veut, illusoirement, prévenir Marie Bonaparte sont ce qu'on pourrait appeler les « névroses-maladies », hystérie grave, névrose obsessionnelle paralysante, névrose phobique pénalisante, etc. Et Freud a donc eu parfaitement raison de lui répondre comme il l'a fait.

Mais nous avons appris, depuis cette époque héroïque, que la névrose est aussi une structure. Et qu'en tant que telle, elle est la chose la mieux partagée du monde.

Heureusement, ajouterai-je, parce qu'il n'y a que les névrosés pour faire du lien social. Ce dont les pervers, eux, n'ont absolument pas cure.

Cela tient au fait, et nous le savons, que le névrosé, a appris à refouler, à dépasser sa frustration, à la supporter voire à tromper son dépit en la sublimant ou à s'en consoler en se réfugiant dans un fantasme, alors que le pervers, lui, rumine sa révolte en attendant de parvenir le moment venu à ses fins

Le névrosé n'éprouve pas le besoin vital de passer à l'acte, quand c'est cela et seulement cela qui compte pour le pervers.

Le premier en conséquence tient toujours compte de l'existence de l'autre, qu'il respecte quand il ne le craint pas, alors que pour le second cet autre n'importe que dans la mesure où il peut l'instrumentaliser à son seul gré et en faire l'objet de sa jouissance.

Le névrosé se situe dans le cadre de la Loi de l'espèce, qu'il respecte tout en sachant qu'elle le contraint. Le pervers ne s'intéresse à cette Loi que pour savoir comment la contourner.

Tout cela le fait que le névrosé est fasciné par le pervers, alors même que lui n'existe pour ce dernier que dans le registre utilitaire.

Ce dernier détail n'est pas négligeable dans la mesure où le prosélytisme pervers fragilise considérablement le névrosé en l'amenant souvent à soutenir ses options, quitte à remettre lui-même profondément en cause ce qui fonde sa propre structure.

Une forme de contagion survient ainsi qui, à l'insu de chacun, modifie le discours sociétal.

Il suffit pour le comprendre de rappeler que la Loi de l'espèce est la loi de l'interdit de l'inceste qui implique le respect de la différence des sexes et de la différence des générations.

Allez donc essayer de rappeler ces différences aujourd'hui, vous verrez comment vous serez reçus !

Or, on ne naît pas névrosé ou pervers comme on naît blanc ou noir, blond ou brun.

On DEVIENT l'un ou l'autre.

À des degrés divers, bien entendu.

Et on ne le devient pas par hasard.

On le devient à la suite d'un processus d'échange, qui s'instaure très tôt, avec un environnement au sein duquel, sauf exception, les parents – et la mère en particulier, comme je l'ai expliqué et comme le dit brillamment Lacan – occupent la toute première place.

On peut établir, à partir de là, que l'éducation est le meilleur processus qui soit pour « névrotiser » un enfant et le préparer à devenir l'être social qu'il aura à devenir.

Il ne faut pas oublier que l'enfant est un être traversé par des pulsions d'une violence considérable et qu'il n'a spontanément pas d'autre choix que de s'y soumettre.

Il ne dispose en effet, pour atténuer leur tyrannie, que du plaisir qu'il enregistre et dont il fait l'étalon même de la vie au point d'être prêt à s'y addicter. Freud ne disait-il pas de lui qu'il est « un pervers polymorphe » tant, comme le pervers, il est régi par ce seul principe de plaisir ?

Si rien n'intervient pour le détromper ou l'introduire à une autre dimension, le « névrotiser » comme je l'ai dit, il commencera par devenir cet enfant tyran dont on a vu les cas se multiplier comme dans une véritable épidémie. Il marquera son impatience en toute chose et il vivra tout instant vide comme habité par la menace de mort. S'il ne rencontre pas, comme je l'ai déjà dit, une circonstance qui le précipitera du côté de la perversion, il n'en marquera pas moins une grande sensibilité au discours pervers au point d'y adhérer ou de s'y laisser prendre.

Ce qui fera de lui, dans un cas comme dans l'autre un individualiste à l'ego surdimensionné trouvant naturel de soumettre son entourage au moindre de ses caprices.

Ce qui semble en passe d'être admis si on en juge au fait que l'individualisme a non seulement gagné nos sociétés mais en est devenu l'objectif idéologique avoué !

V – L'ÉDUCATION EST UN ÉTAT D'ESPRIT

C'est une fascination identique à celle du névrosé par le pervers – et ô combien relayée et amplifiée par un certain discours médiatique – qui fonde les options de nombre de parents actuels.

C'est, à leur insu, l'intégralité de leur vécu qui leur revient quelque part en mémoire quand ils se trouvent face à leur enfant. Tout comme leur revient la somme des frustrations qu'ils ont accumulées au long de leur existence et qui a généré en eux le ressentiment qu'ils gardent à l'endroit de leurs parents.

À cet égard, ils sont logés à la même enseigne que les parents de tous les temps.

Sauf qu'ils le sont, eux, dans un monde sans le moindre repère et définitivement débarrassé du moindre discours normatif et encore plus des rituels.

Ils deviennent parents dans un monde où seuls comptent l'image, le prestige et le plaisir.

Désireux de se protéger de l'animosité ultérieure de leur enfant, ils vont entreprendre d'œuvrer à lui éviter toute frustration et à le combler de toutes les sortes de manière pour être sûrs de se faire aimer de lui. Autrement dit à le séduire pour se faire aimer de lui.

À tout faire en quelque sorte pour ne lui donner AUCUNE éducation.

Ou croire en donner une meilleure encore en établissant avec lui une relation horizontale, habitée par la parole, le dialogue permanent et la négociation, et surtout exempte de toute coercition.

Ils ne feront donc plus rien pour le « névrotiser »

Dans les faits, les décennies écoulées ont largement démontré l'inanité de ces options.

Non seulement en raison des problèmes scolaires qui sont, eux, incontestables, mais en raison, comme je l'ai déjà laissé entendre, de la multiplication considérables des consultations

des rééducateurs de toutes disciplines comme des psychologues et des psychanalystes, pour les retards d'acquisitions et les troubles du comportement. Je lisais récemment l'interview du Directeur d'un important CMPP de la région parisienne⁶ ; il déclarait que sur 380 familles venues en consultation pour leurs enfants l'année précédente, pour 350 d'entre elles, il s'agissait de problèmes de concentration et d'apprentissage – qui sont une des conséquences des problèmes d'éducation!

C'est pourquoi j'affirme que l'éducation est d'abord et avant tout un état d'esprit.

Si les parents sont correctement informés sur ses enjeux et succinctement sur ses modalités, ils parviendront quasi spontanément à recouvrer leurs rôles.

Mon ambition aura été de leur apporter ces informations en les traitant comme ils doivent l'être, avec le plus grand respect pour leur intelligence et leurs potentialités, et en leur faisant confiance pour ne pas se laisser prendre au discours environnant de plus en plus pervers.

Si j'ajoute que cette éducation doit intervenir dès le berceau, c'est pour donner au plus tôt à ces parents des habitudes qui leur permettront d'être assurés de la pertinence de leur conduite et d'accompagner l'enfant dans sa maturation neuro-psychologique sans la freiner par une sollicitude excessive.

Le courrier considérable que m'a valu mon ouvrage m'incite à croire que j'ai bien fait de l'écrire.

Aldo NAOURI

⁶ HOROWITZ, Richard : Les CMPP à l'heure du changement, Le Quotidien du Médecin, n° 8466 du 25/11/08 p. 13